

Arabella Grím

NOËL AU BALCON, MORT À L'HORIZON

UNE
ENQUÊTE
DE L'AVEANT

24 chapitres
à lire avant
Noël



POCHE
C
CHARLESTON

ARABELLA GRÍM

LES DÉTECTIVES DE L'ALLÉE 13

Noël au balcon, mort à l'horizon

La première enquête de l'Avent : un chapitre à lire chaque jour avant Noël pour résoudre le mystère aux côtés des détectives de l'allée 13 !

Quand elle n'étudie pas la psychologie à la fac, Héloïse Grím est gardienne de cimetière. Dans l'allée 13, son mausolée transformé en loge est devenu un refuge pour les vivants autant que pour les morts. S'y croisent des habitués hauts en couleur : Sacha, son camarade de promo rassurant, Romane, la thanatopractrice à la vie bien rangée, Andréa, la rédactrice de nécrologies et mère débordée...

À l'approche de Noël, Élise, figure incontournable du quartier, connue pour son dévouement envers les plus démunis, est retrouvée morte en bas de chez elle. Si la police conclut rapidement à un accident, Héloïse et ses acolytes en sont convaincus : il s'agit d'un meurtre. Et ils sont bien décidés à retrouver le coupable.

« Un réjouissant roman aux cliffhangers bien sentis, avec un soupçon de fantastique. »

Femina

Arabella Grím est mystérieusement décédée un 1^{er} novembre, jour de la fête des Morts. Gardienne de cimetière à Paris, elle a toujours eu un goût prononcé pour les enquêtes, qu'elle a transmis à son unique petite-fille, Héloïse. *Noël au balcon, mort à l'horizon* est son premier cosy mystery de Noël.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-572-1



9 782385 295721

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr



Design : dpcom.fr
Illustration : © David Paire

LES DÉTECTIVES
DE L'ALLÉE 13

1. Noël au balcon, mort à l'horizon

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Détectives de l'allée 13, tome 2 : Rendez-vous avec l'amore, 2026

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-572-1

Maquette : Camille Carlos

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Arabella Grím

LES DÉTECTIVES DE L'ALLÉE 13

1. NOËL AU BALCON, MORT À L'HORIZON

Roman



Aux mères et aux grand-mères parties trop tôt

PROLOGUE

J'ai tiré ma révérence le 1^{er} novembre, jour de la fête des Morts, tel un dernier clin d'œil au destin. Mais, entre nous, je n'ai rien vu venir, rien contrôlé. Le médecin, en bon pragmatique, a rapidement conclu à une crise cardiaque – survenue alors que je tentais de remettre en place une pierre tombale un peu bancal, probablement malmenée par un cortège. Ces pierres, figurez-vous, c'est lourd comme un âne mort... et paf, le cœur n'a pas suivi.

Il faut croire que j'ai surestimé mes forces, tout comme le temps qu'il me restait. Si j'avais su que tout irait si vite, j'aurais pris le soin de préparer Héloïse, de lui glisser quelques secrets à l'oreille avant de partir. Je lui aurais montré la clé cachée dans cette vieille comptine, j'aurais décrypté avec elle le sens du dessin qu'elle s'était fait tatouer sur l'épaule, pour me rendre hommage.

Au lieu de ça, j'ai seulement assisté, impuissante, à l'explosion de son chagrin, depuis cet entre-deux où

subsistent les âmes hésitant encore à accomplir le grand voyage. Dieu que ma petite-fille m'aimait ! D'abord, elle a été tentée de se replier sur elle-même, de se laisser déperir telles ces fleurs que l'on presse entre les pages d'un livre et qui demeurent éternellement pâles et sèches, sans jamais ressentir la douceur des caresses du soleil ni les baisers des abeilles gourmandes.

Mais les femmes Grím possèdent une force de vie qu'aucune épreuve ne pourra jamais éteindre. Après avoir pleuré tout son soûl, engouffré une quantité indécente de crème glacée et écouté mes vieux vinyles jusqu'à les connaître par cœur, Héloïse s'est ressaisie. Elle a pris une longue douche pour le moins... nécessaire, et s'en est retournée sur les bancs de la fac.

Aussi inquiète qu'attendrie, je l'ai observée quitter l'université de psychologie, un épais cahier pressé contre sa poitrine. Elle refusait de noter ses cours sur un ordinateur portable, comme la plupart de ses camarades de promo, préférant noircir des copies doubles de son écriture ronde et fine. À ses côtés, un garçon d'une vingtaine d'années lui faisait la conversation. Blond et, ma foi, fort bien bâti, il posait sur elle un regard doux tout en s'efforçant de se caler sur son allure afin d'éviter qu'elle ne le sème. Héloïse l'écoutait d'une oreille distraite en hochant la tête, probablement songeait-elle à la meilleure façon de s'en débarrasser sans passer pour affreusement grossière. Elle a allongé le pas pour attraper son métro, contemplant en silence ses chaussures pendant tout le trajet, couru presque en quittant la station. Mais rien ne semblait le détourner d'elle. Il avait pourtant l'air intelligent, ce grand gaillard ! Comment pouvait-il ne pas comprendre

les signaux ? Il parlait, parlait encore, jetant des coups d'œil furtifs derrière lui de temps à autre.

Intriguée, j'ai suivi son regard et découvert, effarée, la raison de son insistance. Quelqu'un les avait filés depuis la fac et, posté derrière un kiosque à journaux, les épiait avec une mine mauvaise.

Arabella Grím

1^{er} décembre

Héloïse Grím avait atteint son quota d'interactions sociales pour la journée, entre le rythme intense des cours magistraux et des travaux dirigés, le brouhaha incessant des amphis à l'acoustique douteuse, et maintenant, la promiscuité forcée avec les autres usagers du métro, dont les odeurs de nourriture ou de sueur lui filaient vaguement la nausée. Elle n'aspirait qu'à retrouver son cocon douillet, à l'abri de la frénésie qui s'était emparée de Paris à l'approche des fêtes de Noël. La ville, déjà parée de mille décorations clignotantes, vibrait d'une effervescence un brin agressive. Des musiques de Noël s'échappaient des vitrines, des enfants surexcités couraient en zigzag entre les adultes, et des effluves de vin chaud envahissaient la rue. Elle frissonna en sortant de la station de métro et croisa les pans de son manteau sur sa poitrine étroite. Suivie de près par Sacha, un camarade de promo, elle tenta de se frayer un chemin à travers la foule, mais ne parvint pas à esquiver l'homme qui lui fonçait dessus, téléphone vissé à l'oreille.

Veste longue sur costume élégant, chaussures qui devaient bien coûter un semestre universitaire, il affichait l'air à la fois concentré et suffisant de ceux qui se pensent indispensables à la bonne marche du monde, affrontant sans frémir la vague de passants qui jouaient des épaules pour l'éviter. Héloïse, qui venait de se déporter sur la droite pour permettre à une bande d'écoliers surexcités de monter sur le trottoir, ne put échapper à l'impact. L'homme, tel un paquebot lancé à pleine vitesse sur une mer de piétons, la percuta de plein fouet.

— Vous pourriez faire attention ! lâcha-t-il, furieux.

— Non, mais il est sérieux, lui ?

Outrée, elle fit volte-face, prête à en découdre.

— Laisse tomber, c'est qu'un con, lança Sacha en tirant Héloïse par le bras.

— C'est clair, répondit-elle. C'est même plus du culot, à ce stade...

— La période des fêtes, ça rend les gens dingues. Faut pas faire attention, ajouta le garçon d'une voix douce, presque tendre, qui tranchait avec ses silences fréquents.

En règle générale, il parlait peu. Sauf avec elle. Là, il déroulait, trébuchait, s'embrouillait. Sacha Giordano ne ressemblait pas à l'idée qu'on se faisait d'un étudiant en psychologie. Grand, athlétique, doté d'une chevelure blond vénitien, il avait un côté rassurant qu'on associe souvent aux pompiers, à un frère aîné, ou aux copains qui viennent visser une étagère sans qu'on ait à leur demander. Il arborait un look sobre, et portait un parfum talqué qu'Héloïse avait déjà qualifié de « punition olfactive ».

— Ouais, je suis étonnée qu'on ne parle jamais de ça en cours. Entre les musiques débilitantes, les téléfilms totalement hors-sol, les rassemblements familiaux aussi

humiliants que traumatisants et les achats compulsifs qui laissent tout le monde sur la paille, énuméra-t-elle, je visualise parfaitement le tableau clinique du DSM. On appellerait ça le syndrome de Santa, comme une variante du syndrome de Stockholm.

Héloïse Grím avait cette manière de s'exprimer comme si les mots lui glissaient des lèvres plus promptement qu'elle ne les pensait, en rafale, sans filtre, d'un ton un peu trop aigu. Excitée par son idée, elle avait parlé encore plus vite que d'habitude, autant dire que même le TGV aurait eu du mal à la suivre ! Ses mains rougies par le froid s'agitaient, longues et fines, tel le chef d'orchestre énergique de sa voix flûtée. Visiblement amusé par la proposition et soulagé de voir qu'elle oubliait, l'espace d'un instant, de chercher à le semer, Sacha rit de bon cœur.

— Tu peux toujours envisager de rédiger ton mémoire de Master sur le sujet, lui suggéra-t-il en passant les doigts dans ses cheveux. Qui sait ? Tu deviendras peut-être célèbre avec ta découverte.

— Vas-y, fous-toi de ma gueule !

— Non, vraiment, je t'imagine bien donner des conférences dans le monde entier pour mettre en garde les familles contre ce salaud de Santa ! Sûr qu'on t'érigera une statue, un jour !

Héloïse éclata à son tour d'un rire cristallin. C'était la première fois que Sacha l'entendait. Un rire diablement féminin et encore un peu enfantin. Charmé, il sentit le rose lui monter aux joues et baissa la tête en priant pour qu'elle ne remarque pas son trouble. Chez les Giordano, montrer ses émotions était une preuve de faiblesse.

— Tu n'as pas l'air de beaucoup apprécier Noël, lâcha-t-il pour faire diversion.

— Ça n'était pas le cas, avant... éluda-t-elle en accélérant le pas.

Héloïse aurait aimé pouvoir dire que cette période tapageuse de lumières et de chansons agaçantes l'avait toujours indisposée. Mais c'était tout l'inverse. Noël avait longtemps été, pour elle, une parenthèse enchantée, un refuge de douceur dans un monde souvent trop bruyant. Avec sa grand-mère, décembre se transformait en un véritable conte. Car, depuis l'instant où elle avait accueilli Héloïse, alors âgée de cinq ans, dans sa maison douillette, Arabella, telle une bonne fée, n'avait eu de cesse d'allumer des étincelles dans leur quotidien. Dès le premier jour de l'avent, le mausolée s'emplissait du parfum des branches de sapin, de l'éclat discret des bougies au crépuscule, et du tintement joyeux des décorations sorties d'une vieille malle en bois. Chaque angelot suspendu avait son histoire, chaque ruban un souvenir. Noël, chez elles, c'était un hommage à la lumière, au partage, et à Sella – la maman d'Héloïse – dont l'absence était adoucie par les tendres anecdotes qu'Arabella racontait. Mais même les fées finissent par s'en aller. C'était Héloïse qui avait découvert son corps, encore enveloppé de ce parfum oriental qu'elle adorait. Depuis, le monde semblait avoir perdu de sa couleur. Un Noël sans Arabella, c'était comme un sapin sans guirlande, ou une cheminée sans feu. Chassant ce souvenir d'un mouvement de tête, elle inspira profondément.

— Bon, dit-elle en s'arrêtant net, on se sépare ici.

Ce n'était pas une question. Pourtant, dans l'esprit de Sacha, une dizaine d'interrogations se bousculèrent aussitôt.

— Tu ne m'avais pas dit que tu rentrais directement chez toi ?

— J'y suis.

Incrédule, il recula d'un pas pour obtenir une meilleure vue d'ensemble du lieu. Ils se trouvaient devant l'entrée de l'illustre cimetière des Saints-Pères, situé en plein cœur de Paris. Est-ce qu'elle lui faisait une mauvaise blague ? Espérait-elle l'effrayer et le dissuader de la raccompagner, à l'avenir ?

— Bien sûr, ironisa-t-il, tu habites dans un cimetière...

— Ça arrive à des gens très bien, tu sais.

— Et comment ça te serait arrivé, à toi ?

— J'ai hérité du bail de ma grand-mère. En échange, j'ai repris son activité de gardienne, ce qui me laisse du temps ainsi qu'un petit salaire pour continuer mes études.

— Pour de vrai ?

— Tu croyais qu'un cimetière comme celui-ci n'avait pas besoin de surveillance, peut-être ?

— N... non, bafouilla-t-il. Mais c'est glauque de rester dans ce style d'endroit toute seule.

— Je ne suis jamais vraiment seule. La conservatrice est là toute la journée et tu n'as pas idée du nombre de personnes qui passent ici, entre les endeuillés, les touristes, et tous les professionnels du funéraire.

— Mais... la nuit ?

— La nuit, mes voisins sont du genre calme, sourit-elle. Et pour veiller sur moi, il y a Gonzague.

— Ah ? Gonzague... Je vois.

Sacha s'était bêtement imaginé que cette beauté diaphane à l'air si mélancolique était, comme lui, un cœur solitaire. Quel idiot ! Bien sûr qu'une fille aussi jolie avait un petit copain. Avec un nom pareil, ça devait être un artiste un peu torturé, un poète ou un

peintre qui promenait son spleen entre les caveaux. Il se représenta Héloïse au bras d'un brun ténébreux dont le regard mystérieux avait su percer les secrets de son âme... Un gars aux antipodes de ce que lui, Sacha, était. Il rougit en dressant l'inventaire de sa carrure trop musculeuse pour qu'il escompte la caser dans une veste élégante, de ses mains aux allures de battoir, ou encore de son visage d'enfant de chœur nourri au grain. Même dans sa propre famille d'Italiens pur jus, il faisait tache. Alors, au beau milieu des nombreux soupirants d'Héloïse Grím... Il se sentit soudain découragé et fut tenté de rebrousser chemin, mais il n'en fit rien. Après tout, il l'avait raccompagnée pour une bonne raison.

— Je comprends mieux pourquoi tu en sais autant sur le deuil, dit-il d'un ton qu'il espérait désinvolte. Tu as mouché Elsa, tout à l'heure. Elle n'a pas apprécié.

Elsa, la peste de la promo, n'avait eu que ce qu'elle méritait, songea Héloïse en réfrénant un sourire moqueur.

— Je n'ai pas remarqué, dit-elle en haussant les épaules et en mentant éhontément. Mais oui, le deuil, je connais...

— Moi, c'est plutôt les comportements criminels. Mon père est commissaire et...

— Non ? Trop bien ! Héloïse s'anima soudain. Je suis fan de *true crimes*, tu sais ? J'aimerais être criminologue, plus tard.

L'occasion était trop belle pour que Sacha ne la saisisse pas. Lui qui cherchait un moyen d'établir une connexion avec elle venait peut-être enfin de la trouver !

— Si tu veux, je peux t'aider à décrocher un stage. Tu me donnes ton numéro ? dit-il en lui tendant son téléphone.

Héloïse ne se le fit pas dire deux fois, elle enregistra ses coordonnées et le remercia chaleureusement en le regardant droit dans les yeux.

La seconde d'après, elle était partie. Mais il fallut quelques instants à Sacha pour s'en rendre compte. Ses yeux en amande surlignés d'un trait noir semblaient s'être gravés sur sa rétine. De quelle couleur ses iris étaient-ils ? Marron ? Kaki ? Ambre ? Des teintes qui ne font habituellement rêver personne, mais qui, aujourd'hui, lui apparaissaient comme les plus belles nuances du monde. Quand il recouvra ses esprits, Héloïse avait rejoint une femme âgée qui servait la soupe aux démunis, à quelques mètres d'ici. Il tenta de lui faire signe, mais elle ne le vit pas.

Résigné, il fit demi-tour. Un coup d'œil en direction du kiosque, sur le trottoir d'en face, lui confirma que la personne qui les suivait depuis la fac était toujours postée là. Il afficha un air désinvolte, poussa le vice jusqu'à siffloter en traversant la route pour ne pas se griller, et fondit sur sa cible afin de lui réclamer des comptes.

Élise était ce qu'on appelle un personnage. D'elle, on ne connaissait ni l'âge ni le passé, et les imprudents qui avaient osé lui demander se souvenaient encore de l'accueil cuisant qu'elle leur avait réservé. Héloïse la salua joyeusement.

— Coucou Élise !

Mais la vieille dame ne se retourna pas. Héloïse répéta son prénom trois fois, de plus en plus fort, avant qu'elle réagisse. À croire qu'elle devenait complètement sourde.

— Salut ma belle ! lui lança-t-elle enfin. Aujourd'hui, c'est poulet-maïs, je te sers un bol ? Ça ne te ferait pas de mal de te remplumer, tu n'as que la peau sur les os.

— Non, ça va, je n'ai pas faim, mentit Héloïse.

Élise avait la main de plus en plus lourde sur le parfum, un jus qu'elle se procurait sur le marché à prix modique, convaincue d'acheter le fond de cuve d'un grand créateur. Et les effluves chimiques ne faisaient pas bon ménage avec le fumet s'élevant de la marmite...

— Garde tes petits plats pour tes protégés, reprit-elle, et pour tes oiseaux.

— Oh, tu sais, ma douce, je ne leur donne plus grand-chose à mes oiseaux ! Je n'arrive pas à plier suffisamment les genoux pour enjamber la porte de mon balcon et remplir leur mangeoire. Alors tu vois, je peux bien nourrir un moineau de plus, insista-t-elle en lui tendant un bol fumant.

Héloïse goûta la soupe, méfiante.

— Oh, mais c'est délicieux !

— Bien sûr que c'est délicieux. Pourquoi viendraient-ils toutes les semaines depuis tant d'années, sinon ? répondit la vieille, montrant la file de SDF qui attendaient leur tour.

Héloïse sourit et avala une nouvelle cuiller. D'aussi loin qu'elle se souvienne, Élise avait toujours fait partie du décor, à l'instar de ces stèles séculaires que la pire des tempêtes ne parviendrait pas à déplacer d'un millimètre. Tous les jeudis à 17 heures précises, peu importe la neige ou la canicule, elle se postait à côté de l'entrée du cimetière, déplaçait une table de camping en Formica, y déposait une pile de bols dépareillés, allumait son ancien réchaud à même le sol et faisait mijoter sa soupe dans un récipient qui tenait plus du chaudron de sorcière que de la simple marmite – en été, elle se contentait de proposer un gaspacho. Avec le poids des ans, la manœuvre, nécessitant de nombreux allers-retours depuis l'immeuble du

trottoir d'en face où se trouvait son appartement, était de plus en plus difficile. Élise avait fini par accepter que son aide à domicile, un quadragénaire toujours prêt à rendre service, la seconde dans cette lourde tâche. Mais à peine avait-il déposé le bac destiné à recueillir la vaisselle sale sur le sol qu'il devait déguerpir !

— Si tu veux, je pourrais te donner un coup de main quand ce sera terminé ? risqua Héloïse.

— Et puis quoi encore ? Tu n'es pas payée pour assister les vieilles du quartier ! Et puis tu as déjà un travail, ma mignonne, et certainement des devoirs à faire, non ? la gronda-t-elle gentiment.

— Oui, mais...

— Mais rien du tout. Je peux déplacer une casserole vide jusque chez moi. J'ai un ascenseur, je te rappelle.

Élise mettait un point d'honneur à tout ranger elle-même, une fois le service terminé. Sa mission dûment accomplie, elle appliquait du fard bleu sur ses paupières fripées et les soulignait d'un trait de khôl, tartinaient ses lèvres de rose vif et s'enveloppait de ce qu'elle pensait être un nuage de parfum. Alors, elle se sentait parée pour rendre visite à l'amour de sa vie.

— Vous allez bavasser encore longtemps comme ça ? Y en a qui se les gèlent ! les interpella une voix tellement rocailleuse qu'elle semblait charrier un torrent de glaires avec elle.

Élise s'empourpra et arqua les sourcils si haut sur son front qu'Héloïse eut le sentiment qu'ils allaient rejoindre la racine de ses cheveux blond platine. Elle leva la main qui tenait la louche dans la direction du malotru, découvrant au passage les deux cœurs entrelacés tatoués à l'intérieur de son poignet, et lui répondit sur le même ton.

— On bavassera aussi longtemps que ça nous plaira, mon mignon ! Et t'avise pas de me dire comment faire mon boulot ou ta soupe, sinon c'est dans la gueule et avec élan que tu vas la prendre, tu piges ?

Mouché, l'homme, qui la savait parfaitement capable de mettre sa menace à exécution, bougonna encore un peu pour la forme, histoire de ne pas perdre la face devant ses compagnons de rue à moitié hilares, puis baissa la tête et fit amende honorable.

— C'est bon, Mère No, je voulais pas te contrarier.

— Je préfère ça, reprit Élise, radoucie.

Mère No. Chaque fois qu'elle entendait ce sobriquet, diminutif de « Mère Noël », Héloïse ne pouvait s'empêcher de sourire. Les clochards du quartier l'avaient surnommée ainsi à cause de sa générosité et peut-être également de sa corpulence. Elle-même, quand elle n'était encore qu'une enfant, s'était plu à croire que Mère No avait quelques relations au pôle Nord. Il faut dire qu'avec ses cheveux coupés très court, ses sourcils redessinés au crayon et la demi-douzaine de colliers dont elle s'affublait, Élise ne ressemblait à personne d'autre ! Chaque année, Héloïse avait glissé une petite lettre dans une de ses poches, dans l'espoir qu'elle persuade le père Noël d'exaucer ses souhaits. Mais, si elle avait souvent reçu les jouets qu'elle avait commandés, son vœu le plus cher, celui de retrouver ses parents, ne s'était jamais réalisé. À l'évocation du drame qui avait marqué son enfance, sa gorge se serra. Maintenant que sa grand-mère était partie, elle se sentait plus seule que jamais.

Comme si elle lisait dans ses pensées, Élise lui pressa doucement l'épaule.

— Tu tiens le coup, ma mignonne ?

Héloïse lui adressa un sourire triste.

— Pas vraiment, pour être honnête. Quand Arabella est décédée, j'ai eu la sensation que quelque chose se détachait de moi, comme un pansement qu'on arrache. Et depuis... non c'est idiot ! s'interrompit-elle.

— Depuis ? l'encouragea Élise d'une caresse sur la joue.

— Je ne sais pas... je ne me sens plus comme avant, il y a ces frissons quand je me promène dans le cimetière, cette comptine qu'elle me chantait tout le temps lorsque j'étais enfant et qui me revient par bribes... j'ai le sentiment d'avoir quelque chose à faire, à poursuivre, mais j'ignore quoi.

Élise fit un pas en arrière. Il sembla à Héloïse qu'un voile sombre était venu ternir son beau regard vert. La jeune femme se reprocha sa maladresse, Mère No aussi avait perdu Arabella, et elle se comportait comme si elle était la seule à souffrir.

— Pardon, dit-elle en se mordant nerveusement les lèvres. Je sais que c'était ton amie... C'est juste que je m'en veux de ne pas avoir assez profité d'elle ni assez posé de questions sur sa vie, son passé.

— Laisse le passé où il est, ça n'appartient qu'à elle. Moi, je ne garde que nos bons moments en mémoire : notre rendez-vous mensuel autour d'un thé et de délicieux shortbreads, son humour... Elle était sacrément drôle, ta grand-mère. On en a piqué des fous rires, ensemble !

— C'est vrai qu'elle était drôle, admit Héloïse.

Elle tenta de sourire, mais une larme roula sur sa joue et elle eut beau détourner pudiquement la tête, son chagrin n'échappa pas à la vieille dame.

— Je lui en veux terriblement de t'avoir laissée comme ça, dit-elle avec force. Crois-moi, lorsque mon heure

sera venue, je vais retourner le paradis à sa recherche et quand je l'aurai trouvée, je lui dirai ma façon de penser !

— Dis-lui surtout qu'elle me manque et que je l'aime. Et surtout, dis-le-lui le plus tard possible d'accord ? Tu es un peu la seule famille qu'il me reste, maintenant.

Élise avait les larmes aux yeux elle aussi et, très émue, elle serra Héloïse dans ses bras. La jeune femme s'abandonna à cette étreinte, faisant abstraction du froid de ce premier soir de décembre, ou encore du parfum entêtant dont Élise s'était aspergée.

— On passe Noël ensemble, hein ? demanda cette dernière. J'apporterai le champagne.

— Oui, bien sûr. Elle aurait aimé qu'on perpétue la tradition et Lena est déjà au taquet, comme chaque année, répondit Héloïse en souriant. Mais ne te ruine pas avec du champagne, du mousseux c'est bien suffisant.

— Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai largement de quoi payer une bouteille, et même la caisse entière si je souhaite !

— Avec ta petite retraite ?

— Avec mon trésor caché, lâcha Élise en lui adressant un clin d'œil. Bon... ce n'est pas tout, mais si je veux voir mon amoureux avant la fermeture, j'ai intérêt à mettre le turbo !

Joignant le geste à la parole, Élise attrapa un bol et y versa une louche de soupe fumante. Héloïse posa le sien dans la bassine prévue à cet effet et s'éloigna en lui envoyant un baiser de la main.

— Si c'est fermé quand tu passes, tu n'auras qu'à sonner, je ferai toujours une exception pour l'amour ! lança-t-elle, théâtrale.

Élise lui adressa un sourire reconnaissant, mais Héloïse savait pertinemment qu'elle ne serait pas en retard.

En quarante ans, elle n'avait jamais raté son rendez-vous du jeudi soir avec l'homme de sa vie, fauché dans la fleur de l'âge.

Et soudain, le silence. Le calme. La paix. À peine eut-elle franchi l'enceinte du cimetière qu'Héloïse se sentit renaître. Exit, la clameur de la rue, son concert de moteurs et de klaxons, la frénésie de Noël qui rend la plupart des Parisiens plus imbuables et stressés qu'à l'accoutumée et, bien sûr, la chanson de Mariah Carey recrachée chaque année par les haut-parleurs fatigués du bar d'en face ! À elle le son feutré de ses semelles sur le gravier, le chant des corneilles porté par le vent, la discrétion des endeuillés cherchant leur chemin dans un dédale de sépultures ! Elle ralentit le pas, gagnée par l'atmosphère apaisante des Saints-Pères, se reconnecta à ses sens, humant le parfum légèrement piquant de ce mois de décembre, promenant son regard sur les tombes encore nues, pour la plupart, mais qui seraient bientôt décorées de poinsettias, de houx, de gui, et d'autres petites attentions à l'approche du 25. Contrairement à la majorité des gens, a fortiori de son âge, Héloïse ne se sentait jamais aussi bien que dans un cimetière. Peut-être était-ce parce qu'elle était une vieille âme, ou parce que cela avait toujours fait partie de son quotidien, peut-être également parce que sa chère grand-mère avait su dédramatiser l'aspect flippant de son travail.

« Nos locataires sont plutôt cool, tu verras ! Ils sont peu exigeants, et ce que tu leur donneras, ils te le rendront au centuple. »

Arabella parlait toujours d'eux comme s'ils étaient encore de ce monde.

Mais elle, où était-elle, à présent ?

La voix grave de la directrice du cimetière la sortit soudain de ses pensées.

— Hej, Hélo ! l'interpella Lena Jacobsson en lui faisant signe de la rejoindre.

Avec sa posture rigide et ses costumes impeccablement coupés, Lena Jacobsson avait des airs de général scandinave en campagne. Au détail près qu'elle arborait toujours des tailleurs colorés – lie-de-vin, vert mousse ou bleu électrique – et que les ongles de ses grandes mains carrées brillaient d'un vernis immaculé. À soixante et un ans, la Suédoise en paraissait dix de moins. Elle faisait de l'escalade tous les samedis, priait chaque matin, et ne refusait jamais une petite injection « d'entretien ». Elle adorait également percher son mètre quatre-vingt-douze sur des talons vertigineux, ce qui la rendait encore plus impressionnante.

Héloïse n'avait qu'une envie : se retrancher chez elle pour étudier et ne plus avoir aucune interaction de la journée. Pourtant, elle bifurqua de bonne grâce en direction de sa patronne, en grande conversation avec Andréa Silva et Romane Lévêque.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ? demandait Lena aux deux femmes qui lui faisaient face.

— Oui, merci, confirma Andréa Silva, pigiste pour le journal du quartier. J'avoue ne pas être mécontente qu'il y ait un peu d'attente pour l'enterrement, ça me laissera plus de latitude pour rédiger ma rubrique nécro.

À trente-six ans, cette jolie métisse était d'une honnêteté brute, presque rugueuse. Elle ne portait ni maquillage ni bijoux, et avait opté pour un style urbain, mais confortable. Emmitouflée dans son manteau *oversize*, elle prenait note des prochaines funérailles dans un agenda écorné, calculant mentalement le temps dont

elle disposait pour faire un papier décent avant le dernier adieu. Elle travaillait vite, bien, sans lyrisme superflu. Des restes de son ancien métier de grand reporter, sans doute.

— Il y a toujours la queue, pendant la haute saison, ma chère ! La grippe vient de faire ses premières victimes et ça ira crescendo jusqu'à mi-janvier.

— Puis nous aurons un répit jusqu'à l'arrivée du printemps, ajouta Romane Lévêque d'une voix grave et chaude.

Andréa se tourna vers la jeune thanatopractrice et parut hésiter un instant avant de lui poser la question qui lui brûlait les lèvres. Était-ce à cause de son aspect, sans doute intimidant ? Amusée, Héroïse détailla la tenue de Romane. Tout en rondeurs, elle affichait un look gothique sage, carré lisse à frange couleur platine, robe sombre bien repassée, lunettes rétro de secrétaire qu'elle remontait systématiquement avec le majeur, elle arborait une vingtaine de tatouages ainsi qu'une demi-douzaine de piercings et aimait se nimer d'un parfum fort et sucré, *Angel*, le seul capable selon elle de masquer l'odeur de la mort. Héroïse avait toujours admiré son audace et aurait adoré, elle aussi, s'envelopper de noir et de résille. Mais son unique originalité résidait dans ses jupes si longues qu'elles traînaient au sol, et dans l'accumulation de couches de vêtements, comme pour se protéger du monde.

— Les gens meurent davantage au printemps ? interrogea Andréa.

— Beaucoup de personnes âgées ou malades attendent les beaux jours et leur promesse de renouveau, de guérison, répondit Romane en replaçant une mèche blonde derrière son oreille. Ils tiennent coûte que coûte jusque-là, peut-être pour contempler le soleil

une dernière fois... et paf, la plupart décompensent et décèdent. D'où la forte affluence pour nous.

— Je vois, répliqua Andréa d'un ton las. C'est joli et triste à la fois...

— Bon, coupa Lena, je ne veux pas vous chasser, Andréa, mais vous ne deviez pas aller récupérer les filles à l'école ?

— Vous avez raison. Il faut croire que je ne suis pas pressée d'essayer les remontrances de leur instit, dit celle-ci en consultant l'heure sur son téléphone.

— Vous voulez un mot d'excuse ? la taquina Lena.

— Seulement si vous les faites par lot de dix ! lança la journaliste en s'éloignant.

Mère célibataire, Andréa Silva jonglait entre son travail et l'éducation de deux fillettes hyperactives de huit ans, jamais à court d'idées pour la faire tourner en bourrique. Elle les aimait farouchement, mais elles l'épuisaient aussi, presque autant qu'un reportage de guerre. Chaque jour, elle devait gérer ses piges, les devoirs, les poux et les caprices de ses enfants, sans compter la culpabilité constante de ne pas en faire assez. Les hommes ? Inexistants. L'amitié ? Un luxe. Le soir, elle s'écroulait, le téléphone encore chaud contre sa joue. Elle n'était pas malheureuse, juste... très occupée à tenir debout.

Elle fut bientôt suivie par Romane Lévêque. Tout en regardant cette dernière s'éloigner, Héloïse demanda à Lena la raison de sa visite.

— La famille de Mme Keirsse a déposé ses photos dans notre boîte à lettres, au lieu de les donner aux pompes funèbres. Elle en avait besoin rapidement pour sa mise en beauté.

Héloïse esquissa un sourire amer. Romane était une véritable artiste, elle savait capter et restituer le petit